

Sur *Isis* de Villiers de L'Isle-Adam

Hiroko KONISHI

Villiers de l'Isle-Adam commença à élaborer avec ambition son premier roman, dont le titre *Isis* était, d'après lui, « la formule collective d'une série de romans philosophiques ». Mais c'est seulement les « prolégomènes » sous-titrés *Tullia Fabriana* qui virent le jour. Malgré la difficulté de juger une œuvre inachevée, nous essayerons de réexaminer quelles sont les bases philosophiques d'*Isis* et de discerner les éléments nécessaires pour fournir quelque explication cohérente, parce que la grande ligne des idées villiériennes s'y montre déjà pleinement.

L'anti-positivisme et l'anti-progressisme se trouvent à la base de ce roman. La conception du monde, dépourvue de toutes les hautes valeurs humaines, nous précipite dans l'ennui ou dans l'inquiétude. « Plus de jeunesse et plus d'idéal. (...) Comme les dieux et comme les rois, l'Art, l'Inspiration et l'Amour s'en vont ⁽¹⁾ » Il regrette les « esprits anciens », « esprits à systèmes fixes », qui avaient « la ferveur de leur idée ⁽²⁾ », parce qu'il déplore le règne du doute dans lequel il vit. Il aspire à un système, à un principe qui puisse expliquer l'homme, la nature, etc., et se demande toujours si l'humanité s'achemine à découvrir la vérité sur l'univers : « Que le monde soit âgé de six mille ans, ou d'autant de milliards de siècles, tout cela se vaut sous la réflexion : il faut toujours en venir au commencement, c'est-à-dire au non-sens, au mystère, à l'immémorial, à l'absurde ⁽³⁾ » Il invente une héroïne, Tullia Fabriana, qui incarne l'esprit humain ambitieux. Elle cherche à deviner les énigmes éternelles de la condition humaine ; cette ambition est inséparable du désir du pouvoir infini. Elle est désireuse d'atteindre

(1) *Œuvres Complètes I*, éd. A. Raitt et P.-G. Castex, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 1986, p. 137.

(2) *Ibid.* p. 136.

(3) *Ibid.* p. 147.

à «un état de connaissance et de conscience complètes qui constituerait effectivement la divinité⁽⁴⁾», et de régner sur la nature même par son omniscience. «Est-ce que la nature n'est pas à qui veut la prendre⁽⁵⁾ ?» Cette héroïne appelée plus tard «hégélienne» par Lefébure⁽⁶⁾, pourquoi et comment est-elle hégélienne?

Les critiques sont très sceptiques à l'égard de l'hégélianisme dans *Isis*. Quant au célèbre article de E. Scherer de la *Revue des Deux Mondes* (1861), on fait mention de son influence possible sur *Claire Lenoir* (1867)⁽⁷⁾, mais pas sur *Isis* (1862). Nous avons examiné cet article, comme J. Austin dans son étude intitulée «Mallarmé et le rêve du Livre», pour chercher des preuves décisives des influences sur *Isis*. Nous n'avons pas pu trouver d'analogies assez frappantes. Mais nous croyons que cet article est une des sources possibles. Recherchons cela un peu plus loin en suivant les méditations de Tullia.

Tullia se résout d'abord à se dépouiller de toutes les émotions humaines pour se concentrer sur la méditation.

[...] dédaigneuse et grave, elle résista fermement et tendit toutes les puissances de son esprit vers les plus vertigineux sommets de l'Idéal⁽⁸⁾.

Elle cherche à expliquer les choses en les reconstruisant par son raisonnement.

[...] elle rêva magnifiquement sur elle-même et sur le monde [...]. Jeter un coup d'œil désillusionné et rapide au fond de son effrayante science, la résumer au point de vue de la nature et de l'histoire, arriver à lier par séries de rapports, les perspectives et les fins particulières de toutes ces observations⁽⁹⁾ [...].

(4) A. Raitt, *Villiers de l'Isle-Adam et le mouvement symboliste*, Corti, 1965, p. 281.

(5) *Ibid.* p. 193.

(6) Dans la lettre du 2 novembre 1865 à Mallarmé.

(7) cf. *Les Trois Premiers Contes II*, éd. E. Drougard, Les Belles Lettres, 1931, p. 91.

(8) *Œuvres complètes I*, p. 149.

Elle arrive à comprendre l'univers suivant la nécessité immanente qui le pénètre. Le vocabulaire est directement emprunté de la *Logique* de Hegel.

Je méditais sur la correspondance de l'Universel, du Particulier et de l'Individuel avec l'Identité, la Différence et la Raison d'être, antérieurement présumées et reconstituées en moi par l'Esprit⁽¹⁰⁾.

Elle croit avoir la clef du mystère de l'univers.

S'il me restait un désir, c'était de reconstruire tout à fait les choses avant de les quitter, mais je n'y tenais même pas, sachant que je contenais déjà virtuellement leur explication absolue⁽¹¹⁾.

Elle finit par avoir une intuition. En se dépouillant de son individualité, elle est parvenue à une hauteur où sa conscience s'identifie à celle de Dieu. Selon J. Austin, l'univers devait retrouver en elle son unité, « unité perdue par l'Esprit Absolu dans ses manifestations successives à travers le temps et l'espace⁽¹²⁾. » Comme Mallarmé qui se croit « une aptitude qu'a l'Univers Spirituel à se voir et à se développer à travers ce qui fut lui⁽¹²⁾ », Tullia se regarde dans le miroir qu'elle est, y trouve l'analogie entre l'esprit humain et l'univers.

La terre, ses climats et ses races devaient lui apparaître comme sur une toile aux rapides et fantastiques visions. Peut-être avait-elle découvert, au sommet de quelque loi stupéfiante, le vivant panorama des formes du Devenir ; peut-être que l'Abstraction à force de splendeurs, avait pris pour elle les proportions de la suprême poésie⁽¹³⁾.

Confrontons ces passages de Villiers, cités ci-dessus, avec quelques passages

(9) *Ibid.* p. 148.

(10) *Ibid.* p. 186.

(11) *Ibid.* p. 187.

(12) J. Austin, « Mallarmé et le rêve du Livre », *Mercure de France*, 1-I-1953, p. 95.

(13) *Œuvres complètes I*, p. 154.

de Scherer.

C'est en pénétrant dans l'essence intime des choses que nous en comprenons les lois ; mais comprendre le monde, c'est le reproduire ; l'expliquer, c'est en quelque sorte le créer de nouveau, car les lois des choses sont les choses mêmes ⁽¹⁴⁾.

La donnée fondamentale de Hegel, c'est l'homme cessant de vivre comme homme individuel pour sentir le monde vivre en lui ⁽¹⁵⁾.

Pour atteindre le fond dernier des choses, il faut les contempler dans ce courant éternel où elles surgissent à peine que déjà elles ont fait place à d'autres ; il faut laisser passer sous ses regards les millions d'existences individuelles dans chacune desquelles se particularise l'espèce ; il faut de loi en loi remonter à une loi suprême, mot dernier de ce qui est ⁽¹⁶⁾.

Le « vivant panorama des formes du Devenir » dont Tullia finit par avoir la vision, n'est-il pas l'absolu que Scherer dépeint ici ? La connaissance intuitive de l'unité ou de l'origine de l'univers, et la vie ascétique pratiquée pour atteindre à cette connaissance, ce sont les éléments qu'on reconnaît dans les doctrines mystiques. La méthode hégélienne pour arriver à « une conscience plus parfaite de soi-même, à une intelligence plus intime du monde ⁽¹⁵⁾ » et les procédés mystiques pour arriver à l'union avec l'absolu s'y confondent.

L'immémorial mystère qui fait, selon nous, le fond du monde, ne pouvait pas avoir échappé à sa conscience ni à son esprit ; peut-être que, parvenue à sa hauteur, elle cherchait un point de départ plus satisfaisant que la Nécessité ⁽¹⁷⁾.

Villiers ajoute en note. « Ceci soit dit sous le critérium hégélien, et avec une

(14) E. Scherer, « Hegel et l'hégélianisme », *Revue des Deux Mondes*, 1861, p. 829.

(15) *Ibid.* p. 830.

(16) *Ibid.* p. 831-832.

(17) *Œuvres complètes I*, p. 151.

réserve dont l'explication devra être donnée dans le second volume de cet ouvrage⁽¹⁷⁾.) Nous n'avons pas le second volume, mais nous rencontrons ce mot «Nécessité» plus tard dans *Claire Lenoir* où cette notion s'explique plus nettement: «mon raisonnement coïncidera avec l'Essence même des choses, puisqu'il impliquera, en contenu, cette nécessité qui fait le fonds [sic] des choses⁽¹⁸⁾».

La «Nécessité» de Hegel n'est autre que celle des lois de la pensée. Tullia est le symbole de l'Esprit Absolu incarné dans un individu. En tant que pensée, elle est la Nécessité même. «J'ai marché, suivant les lois de la nécessité, vers sa complète réalisation⁽¹⁹⁾» En tant que conscience, elle a traversé le temps depuis le passé immémorial. «Mes jours se soudent à mes jours comme les anneaux d'une chaîne que je suis obligée de porter et qui m'accable sous son poids⁽²⁰⁾». Puisque cette Nécessité, qui exclut l'imprévu et la spontanéité, exige l'absolu sacrifice de l'individualité et que le vrai détachement ne s'accomplit que dans la mort —«que mon esprit rentrât dans l'anéantissement divin de son unité⁽²¹⁾»—, la mélancolie et l'ennui la couvrent jusqu'à l'aveu de tentation suicidaire.

Je suis parvenue, à force de lutte, à l'identité de moi-même. J'ai commencé à mourir depuis longtemps: [...] il me semble que je ne change plus⁽²²⁾.

[...] si le secret des commencements ne m'est pas inconnu, si je suis au fait du mystère, si la Nécessité s'est révélée à elle-même en moi, je n'en reste pas moins la victime et je dois lutter contre elle jusqu'à mon dernier soupir⁽²²⁾.

Rien ne me semblait valoir la peine d'une palpitation; je ne voyais que l'impassible Devenir⁽²³⁾.

Elle s'est abîmée dans la profonde contemplation, qui lui apportait «la sublime extase de la vie éternelle⁽¹³⁾». Plongée dans «le courant éternel», elle a découvert

(18) *Œuvres complètes II*, p. 181.

(19) *Œuvres complètes I*, p. 188.

(20) *Ibid.* p. 184.

(21) *Ibid.* p. 190.

(22) *Ibid.* p. 185.

(23) *Ibid.* p. 189.

«l'essence des choses». Maintenant, revenue «des pays inconnus⁽¹³⁾», elle «souffre de vivre, n'ayant plus rien à tirer de la terre, ... et ne pouvant cependant pas s'en détacher⁽²⁰⁾». A-t-elle découvert, comme Mallarmé, l'Absolu qui équivaut au Néant? Villiers énonce dans le résumé de son hégélianisme: «à propos de cette question de l'être et du néant, disparus et formulés tous les deux à la fois on ne sait quel éternel devenir, [...] l'Antinomie qui affirme l'identité de l'opposition la plus abstraite et la démontre dans son en-soi,⁽²⁴⁾ [...]» D'après Hegel, l'être et le néant sont tous les deux abstraits et en eux-mêmes vides. L'idée sort donc d'elle-même et se développe en vertu de la loi de la nécessité pour chercher les déterminations ultérieures plus complexes et plus concrètes; c'est le Devenir. L'idée ou l'absolu n'est pas une substance. L'identité hégélienne suppose la différence. C'est là, la limite de la philosophie moniste. Scherer dit clairement.

L'absolu est donc une notion purement négative; seulement, cette notion négative est conçue comme une affirmation, présentée comme une réalité et une substance⁽²⁵⁾.

L'absolu n'est qu'un mot, n'est qu'«une réalité qui, au rebours des notions les mieux accréditées, est le reflet, l'image, le produit de l'idéal⁽²⁶⁾». Cette remarque pessimiste par Scherer sur «la mort de l'absolu» retient l'attention.

La place de chaque chose constitue sa vérité. [...] Cette découverte du caractère relatif des vérités est le fait capital de l'histoire de la pensée contemporaine. [...] L'édifice du monde ancien reposait sur la foi à l'absolu. Religion, politique, morale, littérature, tout portait l'empreinte de cette notion. Il n'y avait alors ni doute dans les âmes ni hésitation dans les actes, chacun savait à quoi s'en tenir. [...] L'absolu est mort dans les âmes, et qui le ressuscitera⁽²⁷⁾?

C'est ainsi que, si nous remarquons l'influence possible de l'article de Scherer

(24) *Ibid.* p. 141.

(25) E. Scherer, «Hegel et l'hégélianisme», p. 837.

(26) *Ibid.* p. 853.

(27) *Ibid.* p. 855.

sur *Isis*, on peut dire que Tullia est une hégélienne, mais une hégélienne désabusée. En sachant bien que «la chose, le fait n'ont qu'une réalité fugitive⁽²⁶⁾», elle fait le complot de faire un jeune homme roi de Naples et s'efforce de vivre un instant, parce qu'elle ne désespérait pas d'«une sensation en rapport avec son esprit⁽²¹⁾». Quand même Villiers doute de l'hégélianisme comme idéalisme objectif, il ne cesse pas de croire à la fonction créatrice de l'idée et l'applique subjectivement. Il s'en suit que le subjectivisme villiérien, qui commence par admettre la relativité de toutes les choses et la valeur égale de toutes les pensées, va jusqu'à la création de la valeur personnelle. «Je sais que le triomphe des vastes desseins ne dépend pas de ce qu'ils peuvent présenter de stable et d'élevé. (...) L'idéal n'a d'autre juge que lui-même. Chacun regarde un idéal; (...) Tous les rêves s'entrevalent; la réussite pose la différence extérieure⁽¹⁹⁾». Une autre réflexion, en apparence pragmatiste, mais subjectiviste au fond; «tous les événements s'entrevalent, à peu près, pour celui qui en sait trouver le joint et en extraire la valeur réelle⁽²⁸⁾». Les réflexions sur l'amour sont aussi subjectivistes.

Il se créera un être ineffable et indicible à mon sujet, et ce fantôme paré de toutes les notions vives qui lui sont propres, de la beauté absolue, sera le médiateur qu'il prendra pour moi. Ce qu'il aimera, ce ne sera point moi, telle que je suis, mais cette personne de sa pensée que je lui paraîtrai⁽²⁹⁾.

Il s'agit ici, sans doute, de l'alter ego ou de l'âme sœur. Il est à noter que dans sa lettre annonçant la suite jamais parue d'*Isis*, Villiers parlait d'«une application pratique de la théorie des Anciens touchant l'âme double⁽³⁰⁾». Il applique la théorie platonicienne de l'amour pour satisfaire son désir de l'accomplissement, en demandant secours au dynamisme de l'âme. L'amour platonicien,

(28) *Ibid.* p. 115.

(29) *Ibid.* p. 191. cf. *Eve Future* «C'est, cette vision objectivée de votre esprit, que vous appelez, que vous voyez, que vous CREEZ en votre vivante, et qui n'est que votre âme dédoublée en elle.» (souligné par Villiers) *Ibid.* p. 841.

(30) Dans la lettre à Ephrem Houël écrite vers 1861, *Correspondance générale et documents inédits* (éd. J. Bollery) I, Mercure de France, 1962, p. 40-41. cf. E. Drougard, «L'Axël de Villiers de L'Isle-Adam», *Revue d'histoire littéraire de la France*, octobre-décembre, 1935, p. 512.

Eros, dont l'essence est l'aspiration vers l'éternité, nous permet de nous élever, d'étage en étage, au-dessus du temps et de l'espace et de prendre la vue splendide de la beauté absolue; il nous permet de nous sentir égalant les dieux et dominant le monde entier.

Qu'ai-je à préférer, si ce n'est de rendre cet enfant le plus idéalement satisfait de tous ceux qui sont et seront sur ce grain de boue éteinte? [...]

A lui la plus large part au soleil des vivants! A moi la contemplation paisible de toutes les beautés qu'il verra, — qu'il se créera, dans ces choses, puisque je consens à regarder la vie par ses yeux pendant quelques moments⁽³¹⁾!

Tullia utilise les procédés de l'initiation pour spiritualiser (cet enfant) et pour lui (faire monter les degrés du monde surnaturel), parce qu'elle désire que (son idéal (à lui) soit agrandi jusqu'au point de vue où elle est⁽³¹⁾.)

N'est-ce rien que de préserver le plus longtemps possible cette belle vie, toute jeune, des ennuis amoindrissants? N'est-ce rien que de considérer la plus noble chose de ce monde s'émouvoir, admirer, s'étonner, rêver, palpiter pour une image, pour un enchantement, pour une chose qui brille et qui ravit ceux qui ne *voient* pas encore⁽³¹⁾?

Elle l'amène à se créer un idéal qui en fasse un dieu. Elle va faire une réalité de son idéal; elle va faire de lui l'égal d'un dieu pendant quelques moments. L'épigraphe de ce roman (Eritis sicut Dii...) est signifiante. De même que l'allusion faite par Villiers à la fin du roman, sur le châtement subi par Prométhée et Atlas, elle suggère aussi leur destinée.

(31) *Œuvres complètes I*, p.192. (souligné par Villiers)